

Il a marché sur la lune

Shawn Cotton, *Les armes à penser*, L'Oie de Cravan, 2012, 59 p.

Maxime Catellier

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Catellier, M. (2013). Review of [Il a marché sur la lune / Shawn Cotton, *Les armes à penser*, L'Oie de Cravan, 2012, 59 p.] *Liberté*, (299), 38–39.

Il a marché sur la lune

Le petit livre noir de Shawn Cotton nous convie au match revanche des Canadiens et des Surréalistes.

MAXIME CATELLIER

CE N'EST PAS un phénomène nouveau : du bout de sa lanterne, Diogène déclarait qu'il ne cherchait rien d'autre qu'un homme. Des siècles plus tard, Tristan Tzara répondra à la question cruciale du «pourquoi écrivez-vous?» par cette belle formule : «On écrit pour chercher des hommes.» Le plus grand poème américain du xx^e siècle, «Howl» d'Allen Ginsberg, commence sur cette note fracassante : «I saw the best minds of my generation destroyed by madness.» On oublie souvent que la poésie est une affaire d'amitié, tout autant que de mots. Ce langage touchant à la vie dans ce qu'elle a de plus inviolable réunit les solitudes autour d'une idée commune : partager le trésor. En ce sens, la poésie est une forme de piraterie. Elle réunit quelques amis autour d'une table, d'une bouteille, d'un miracle. Elle se lance à l'assaut des mers, à la poursuite d'un rêve qu'elle veut partager à tout prix. Je l'affirme sans avoir honte de l'énormité de la chose : il n'y a pas de poésie possible sans amitié.

Cette réflexion est née d'une discussion avec l'éditrice et poète Kim Doré. Je lui faisais part de mon malaise à parler du livre d'un ami comme s'il n'était pas mon ami. Comme si le fait d'aimer et de respecter cette personne n'avait rien à voir avec le fait d'aimer et de respecter son travail. Elle me fit remarquer que nous étions probablement les seuls à nous poser ce genre de questions, tellement le milieu littéraire caribéen au népotisme, au léchage grande surface et au dépeçage de coléoptères. D'accord, ce ne sont pas les mots qu'elle a utilisés. Ce sont les miens, et je les assume; ils résument grossièrement le phénomène tel qu'on l'observe au fil des salons et des rentrées, des lancements et des cocktails. Ainsi, quelqu'un qui cherche à réaffirmer sa légitimité sera tout à coup plus présent que jamais à ces événements, allant même jusqu'à inonder les boîtes aux lettres des autres éditeurs avec la totalité de ses parutions. Ces gestes désespérés envoient un signal clair, comme un appel à l'aide inversé. Ils sonnent souvent le glas d'une époque.

Car, disons-le, le paysage éditorial québécois est entré en mutation et ne sera plus jamais le même. Beaucoup de jeunes

romanciers prometteurs publient au Quartanier, alors qu'il y a peu de temps la consécration passait nécessairement par le Boréal. Gaétan Lévesque a quitté xyz pour fonder sa propre maison. Normand de Bellefeuille a quitté Québec-Amérique et a fondé Druide (quel nom épouvantable !). La Mèche, sous la houlette de la Courte Échelle, se propose aussi comme solution de rechange aux vieux éditeurs. Coups de tête maintient son audacieuse ligne éditoriale. Quelque chose est en train de se passer, c'est clair. En poésie, les géants d'autrefois (Hexagone, Herbes rouges, Écrits des Forges, Noroît) n'attirent plus autant les jeunes plumes, qui sont nombreuses à se tourner vers Poètes de Brousse, l'Écrou, La Peuplade et L'Oie de Cravan. Au moment où j'écris ces lignes, à l'étouffoir de la place Bonaventure, le Salon du livre de Montréal bat son plein, mais je suis certain de trouver ce que je cherche au sous-sol de l'église Saint-Dominique, où se tient l'Expozine.

Souvenir, souvenir, que me veux-tu? chantait Pauvre Lélian. Je me souviens d'avoir emmené Shawn Cotton à l'Université de Montréal, lui qui n'a jamais mis les pieds dans un collège, pour assister au cours de Catherine Mavrikakis sur Claude Gauvreau, et de ses questions fascinantes de justesse à travers les facéties simiesques du corps étudiant tout entier dévoué au cirque d'un paraître bien peu savant. Je me souviens de Jonquière LSD *pour de vrai*, j'étais là quand la fée Lucy a explosé dans nos cerveaux. L'automne dernier, un petit livre noir portant son nom est sorti à l'enseigne de L'Oie de Cravan. C'est une auberge que je connais bien pour y avoir aussi mes habitudes, et dont la verdure éditoriale n'a d'égale que l'esprit tout en finesse de son charmant propriétaire,

Benoît Chapat. Sieur Cotton, dans un geste d'amitié pure et de générosité sans bornes, m'a dédié ce livre. Je tenterai ici de dire pourquoi sa poésie m'atteint de plein fouet, sans autre égard que l'amitié qui nous lie.

J'ai connu Shawn Cotton il y a une dizaine d'années, et nous sommes devenus des amis bien avant de publier nos vers. En fouillant mes archives, je pourrais dénicher une de ces feuilles volantes tapées à la machine, des poèmes de prime jeunesse que je vous citerais ici de manière inédite, mais le principal intéressé en hurlerait d'effroi, comme il ne me pardonnerait jamais d'évoquer son premier livre à compte d'auteur, «cette chose innommable». Curieusement, Cotton a toujours eu le génie des titres pour ses poèmes, mais a toujours eu du mal à titrer ses livres, de la même manière qu'il est impossible de réunir toutes les étoiles du ciel sous le nom d'une seule constellation. *Jonquière LSD* s'est imposé de lui-même, à la fois pour évoquer une nuit intense et belle et, si je ne m'abuse, un livre de Louis Geoffroy. Je me souviens d'ailleurs que cette nuit, qui était celle de la Nuitte de poésie organisée par les bons soins de Pierre Demers et de sa compagne Claude Bouchard au café-théâtre Côté Cour de Jonquière, s'est terminée par un de plus intenses moments poétiques de ma vie : Hervé Bouchard, citoyen d'Arvida, est entré par la grande porte du jour sur notre nuit interminable se diluant dans le rhum et l'acide pour nous lire «Mal au pays», de Gérald Godin. J'en tremble encore. Pour ce deuxième livre, donc, le premier chez L'Oie de Cravan, c'est finalement un poème en entier qui s'est

SHAWN COTTON
Les armes à penser,
L'Oie de Cravan,
2012, 59 p.

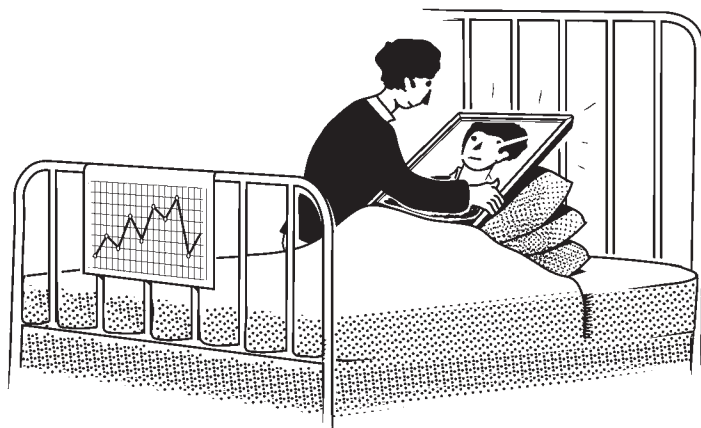
retrouvé au seuil de l'expérience. Car il y a une science, un jeu, une alchimie dans ses poèmes, et c'est pourquoi je parle d'expérience et n'oublie pas de mettre mon sarrau blanc avant de plonger plus avant dans ce livre.

Les armes à penser. Loin de nous fournir ces armes, le poète nous offre plutôt de les inventer selon nos désirs. Il nous invite à prendre part à cette guerre d'amour qui nous lie à ce monde sans queue ni tête. La couverture du recueil rappelle celle d'un livre d'un autre âge, un livre qui est le plus injustement oublié de notre jeune poésie : *Objets de la nuit*, de Jean-Paul Martino. Reconnaissons au passage l'infatigable travail de Benoît Chaput, l'un des seuls éditeurs au Québec à confectionner une maquette différente pour chacune de ses parutions, à l'exception notable de la précieuse collection «Le fer & sa rouille».

Aux armes, donc, avec Capitaine Hélas, le cœur tremblant qui bat dans ces poèmes où l'on retrouve la voix si particulière de Shawn Cotton, voix faite d'images courantes et rares, d'amours passagères et éternelles, de fuites explosives et hésitantes :

Les obus vides des bouteilles
pleines de bouches trouant
les poches du printemps
et l'eau ruisseuse des vaisselles
sur nos torts chavirés ce matin

Comment arrive-t-il à évoquer si justement une nostalgie dénuée de larmoiements, un futur libéré d'attentes? Je l'avoue, je jalouse en secret certains vers de Shawn Cotton. Je planifie de forcer un jour l'entrée de sa tanière en son absence pour lui en voler. Ils sont un mélange parfait d'accident et de préciosité, d'acharnement et de paresse, de résistance et de sommeil : «Je ne pleure pas sur l'idée fanée d'une révolution / je dors sur la grenade.»



Soigner son image.

La poésie est très certainement influencée par le corps qui la joue, la dit, la laisse tomber dans le panier percé du rêve. Shawn fait des poèmes qui dansent comme lui, comme lors de ces premières lectures où je l'ai vu s'accrocher au micro comme à une hélice au-dessus du vide, s'efforçant de rattraper les mots qui tombaient sur nous, merveilleux et fragiles comme le cristal. Ce rythme qui déboule en catastrophe pour finir sur une note énigmatique, cette chute du sens qui a pris naissance durant la nuit pour finir endormi sous la robe du matin, cette voix que l'on entend immanquablement dans tous les poèmes de Shawn Cotton nous assurent que nous avons affaire à quelqu'un qui n'écrit pas de la poésie pour faire beau. Fasciné par la poésie surréaliste autant que par le jeu de patins des hockeyeurs légendaires de son Montréal natal, Cotton tente dans ses poèmes de réussir la curieuse alchimie qui unirait René Char et le Rocket dans une ultime offensive en parachute dans le maquis de l'ennui.

Dans ses «Morceaux de réacteur», dernière partie du livre, Cotton touche parfois au sublime sans nécessairement en passer par ces métaphores où cohabitent deux mondes irréciliables. C'est le cas de «La sirène d'oublier», qui est à mon sens le plus beau poème du lot :

Souviens-toi de ce qui t'enneigeait
de temps et de ruines
la forme des doigts
qui t'ont rendu si fou si triste
trop facilement un nom
en efface un autre
et seul le vent
se scotche à ta vie

Shawn Cotton voulait devenir astronaute ou joueur de hockey professionnel : il est devenu poète. Réjouissons-nous de pouvoir lire une poésie qui plonge ses armes dans la lente émeute des

siècles et continue de nous faire voir les machineries fatidiques de notre époque de chars et de cancers avec le don de les faire dialoguer avec les étoiles. Entonnons avec lui le doux refrain d'Arthur Russell qui ouvre son livre : «This is how we walk on the moon.» Car si, à chaque pas, nous nous élevons un peu, nous finirons bien par marcher sur la lune. Nous arriverons peut-être à temps pour assister au match opposant les Canadiens aux Surréalistes. Après, nous irons manger un *smoked meat* au Main, en face de la ridicule file d'attente du Schwartz's. Et nous parlerons de poésie comme nous le faisons depuis toujours, grâce à l'amitié qui nous unit et l'ennui qui nous guette. *Les armes à penser*, comme ces armes de Ferré qui «mettent la poésie dans les discours». **L**

d.